

Un instituteur fribourgeois en Russie [suite et fin]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **49 (1920)**

Heft 2

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1039106>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

b) Xavier de Maistre, *Voyage autour de ma chambre*, publié dans la collection de la nouvelle bibliothèque populaire, Henri Gauthier, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

N.-B. — Les œuvres indiquées sont en vente à l'Imprimerie de Saint-Paul.

Fribourg, le 3 janvier 1920.

Le Conseiller d'Etat, Directeur,
GEORGES PYTHON.

—*—

Un instituteur fribourgeois en Russie

(Suite et fin.)

Cette situation privilégiée va prendre fin avec l'éclosion du microbe bolchéviste. Mal soutenus par l'administration militaire et par l'arrière, les soldats sont fatigués de la longueur de la guerre. Aussi, quand le mot magique de partage des terres est prononcé dans les camps, ils ne tiennent plus sur la ligne de feu ; ils prennent la fuite en désordre pour se ruer à la vile curée ; les héros d'hier, disciplinés et ardents à la lutte pour défendre le pays envahi par l'ennemi, sont aujourd'hui une tourbe immonde, oublieuse de ses serments, vivant de rapine, pillant et incendiant les maisons, massacrant les inoffensifs vieillards, les femmes et les enfants eux-mêmes, s'organisant en soviets qui s'arrogent des pouvoirs discrétionnaires, condamnant sans pitié leurs meilleurs officiers, que des juifs rancuneux leur dépeignent comme réactionnaires et opposés en principe au partage des terres. Dans la seule ville de Kiev, 3,000 de ces malheureux sont mis à mort ignominieusement et leurs corps souillés sont jetés pêle-mêle dans une fosse commune au parc Marinski. Les grands propriétaires des campagnes cherchent un refuge en ville, mais au lieu du salut, ils y trouvent leur perte : comme les officiers, ils sont arrêtés sans motif indiqué et fusillés sans commisération. Tout ce qui est intellectuel, tout ce qui appartient à la bourgeoisie est détesté, honni, traqué, pourchassé, arrêté, mis à mort. Les décrets du gouvernement usurpé des soviets se succèdent sans interruption, c'est une pluie d'ordonnances parfois contradictoires, toujours portées sous les peines les plus sévères : obligation de livrer toutes les armes que possèdent les particuliers, de remettre les valeurs d'or et d'argent, de déclarer les dépôts faits dans les banques en vue de ce qui est appelé par euphémisme la nationalisation des biens. Pour ce qui le concerne, notre compatriote se voit dépouillé de la modeste somme de 60,000 roubles, fruits de ses économies lentement amassées ; de plus, le fisc s'empresse de mettre la main sur les éditions de ses différents ouvrages, dont les milliers d'exemplaires représentent une

valeur de 300,000 roubles. Les perquisitions à domicile sont journalières et le pillage des maisons n'est plus interdit par des lois protectrices de la propriété individuelle. Sans cesse, on est menacé de quelque grave danger ; toutes les nuits, il faut monter la garde autour de sa maison pour la défendre contre les pillards et les voleurs de grands chemins. Pour finir, au mois de février et par un froid de 18 degrés, la ville subit un bombardement terrible, qui dure douze jours et pendant lequel notre compatriote et les membres de sa famille habitent une cave humide et glaciale, sans autre nourriture que du pain vieux et du thé. Quand ils sortent de leur refuge souterrain, c'est pour voir les maisons défoncées par les obus, les pans de murs écroulés, les morts et les blessés gisant çà et là sur le pavé des rues, laissés sans secours et abandonnés à la voirie. Pendant tout un mois, c'est un affreux cauchemar, la vision de la mort qui vous guette, la chasse à l'homme par des bandits ; chacun s'attend à être arrêté et fusillé. Parmi les plus menacés, se trouve notre Fribourgeois ; la dédicace de l'un de ses ouvrages au tzarovitz l'a rendu suspect aux yeux des bolchévistes et son nom se trouve sur la liste noire de ceux qui doivent être fusillés. Cette perpétuelle menace lui fait rechercher les occasions qui peuvent se présenter de prendre la fuite, sans savoir où chercher un refuge. L'arrivée des troupes allemandes, que le fameux Petlioura a été quérir à Brest-Litowsk, lui permet au mois de mars de réaliser son dessein, comme aussi à tous les autres Suisses domiciliés à Kiev. Une délégation composée du Consul suisse et de notre Fribourgeois se rend auprès du commandant des troupes allemandes, M. Eichhorn, et lui adresse une demande collective. Le général donne l'autorisation sollicitée de partir immédiatement, mais seulement par groupes de quatre ou cinq personnes ; il est entendu que l'autorité militaire délivrera les passeports nécessaires. Chacun fait donc à la hâte ses préparatifs de départ. On attend, mais en vain les passeports, qui n'arrivent pas. Et les jours se passent en fastidieuses allées et venues à la Kommandantur, où les passeports gisent sur la table sans signature ; c'est seulement à la fin du mois de mai que nos compatriotes reçoivent satisfaction et obtiennent le laissez-passer obligatoire. Le retard survenu avait sa cause dans l'échec que venait de subir l'armée allemande ; avant de laisser partir les voyageurs pour la Suisse neutre, où le revers supporté aurait été rapporté, il importait de réparer le fâcheux effet produit par l'événement et de remporter une victoire avant le départ des fugitifs.

La victoire vint heureusement et les passeports furent signés. Le voyage à travers la Russie et l'Autriche se fit sans incidents notables. Le train passa à travers la Galicie, théâtre de batailles mémorables qui ont défrayé la presse journalistique. Partout, c'étaient des tranchées abandonnées et restées ouvertes, des fils de fer barbelés encore tendus ou ramassés en monceaux de rouille, des ruines impressionnantes et des décombres où tout était mêlé, des terres ravagées

par les obus, des villages dont les maisons étaient éventrées ou démolies, des cimetières aux nombreux tertres surmontés d'une croix de bois, ornée parfois de couronnes fanées. Spectacle désolant, dont aucune description ne peut dire toute la tristesse, qui donne une idée juste des maux effroyables engendrés par la guerre et dont la vue fait jaillir les larmes des yeux les moins enclins à pleurer. Après avoir fait une quarantaine de dix jours dans un village du Tyrol, les fugitifs arrivèrent en Suisse. C'était le 12 juin 1918 ; il y avait quatre ans que notre compatriote n'avait pas revu le pays de son origine, terre hospitalière, où il allait passer le temps que durerait le règne néfaste et destructeur du bolchévisme. Après la tourmente révolutionnaire, et peut-être déjà avant la fin du régime actuellement au pouvoir, il ne manquerait pas de retourner à Kiev, où se trouvent ses collègues dans l'enseignement et où l'attendent des fonctions aimées, qu'il a su mériter par la persévérance de son labeur.

Pour l'instant, il s'agit de bien autre chose. Le temps n'est pas encore arrivé, où il puisse retourner au foyer heureusement fondé, dont la lente acquisition démontre une fois de plus la vérité proclamée par le fabuliste :

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Plus que d'autres moins bien inspirés et surtout moins courageux au travail persévérant, il a su faire une heureuse application personnelle du sage conseil donné par le poète aux ouvriers de la terre :

L'or naît dans les sillons qu'enrichit la culture.

Sous une autre forme, saint Augustin a dit : *Fructus solet laborem consolari*, et saint Jérôme a écrit : *Nihil sine magno labore vita dedit mortalibus*. Maximes qui constatent toutes le même fait : pas de succès acquis sans peine. Maximes dont il est nécessaire de bien se pénétrer. Maximes enfin qui semblent avoir été les devises fécondes, mises en pratique par M. François Sermoud — car c'est de lui qu'il s'agit dans ce récit fidèle et nullement embelli — maître de langue française au gymnase impérial Alexandre, lecteur aux Cours supérieurs de Kiev et chargé de la méthodologie de l'enseignement du français aux Cours pédagogiques de Jérebtssov. *Labor improbus omnia vincit.*

J. F.

A Monsieur F.-J. Oberson

MONSIEUR L'INSPECTEUR,

La lettre ouverte que vous m'avez adressée par l'intermédiaire du *Bulletin* débute par une tirade vaporeuse et alambiquée dans laquelle chevauchent des mots sonores et des allusions singulièrement